

N° 160 Prix : 1 fr. 20

Belgique 1 fr. 50



*Au bout de quelques minutes, le fracas d'une explosion
parvint aux oreilles des naufragés.*

C. L.

(p. 4976)

LIVRAISON 637

Une foule aussi nombreuse que choisie se pressait dans les jardins et dans les salons.

Vers trois heure, un landau déposa devant le perron, un homme vêtu en civil et trois officiers de gendarmerie.

Les visiteurs pénétrèrent dans le salon et presque aussitôt une effroyable explosion se produisit.

Des cris de terreur, des appels d'épouvante retentirent de toutes parts. Chacun cherchait à fuir, tandis que la villa tremblait sur ses bases et qu'elle semblait prête à s'effondrer.

Un effroyable fouillis de plâtres, de corps étendus à terre, de décombres, de ruines, était à la place où quelque minutes plus tôt des rires jaillissaient joyeux..

Des morts... des blessés... une villa détruite...

Et, parmi les morts, deux petits enfants...

* *

A Moscou...

La répression faisait rage. Le régiment Séméonovs-ky s'était fait remarquer par son acharnement.

Des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, avaient été massacrés « pour l'exemple »...

Et le comité central militant des révolutionnaires, avait, en représailles, condamné à mort le général Minn, chef du terrible régiment...

Plusieurs attentats déjà avaient échoué et. chaque fois, le coupable, ses proches, ses amis, avaient été exécutés.

Et la conscience satisfaite sans doute, le général Minn avait gagné Saint Pétersbourg...

Cependant, son destin s'approchait à grands pas...

Il vivait depuis quelques semaines, paisiblement, dans sa villa de Peterhof, près du village de Lezino.

Dans ce petit village, une pension de famille avait, depuis une douzaine de jours, reçu pour pensionnaires un homme d'un certain âge, Pietr' Ivanof, qui se disait propriétaire foncier et une jeune fille Olga Larionof.

Très jolie, Olga Larionof se trouva à plusieurs reprises sur le chemin du général Minn. Il la saluait galamment.

Mais presque toujours, une escorte suivait le général...

Vint enfin un jour où, seul, ayant renvoyé cette escorte, le général se dirigea à pied vers la gare de Peterhof.

Sa femme arrivait ; il l'embrassa et ne s'étonna pas de voir surgir à quelques pas sa charmante voisine, toujours très élégante, les mains dans son manchon.

Il salua galamment et se détourna pour s'occuper des bagages et donner des ordres à un porteur...

Et, soudain, l'événement se produisit.

La jeune fille avait tiré de son manchon, un revolver et, coup sur coup, déchargé cinq fois son arme sur le général qui tournoya sur lui-même et tomba.

Mme Minn s'était jeté sur la meurtrière et lui tenait le bras, tout en appelant des gendarmes à son aide...

D'ailleurs, Olga Larionof n'essayait pas de s'échapper.

Elle avait croisé les bras sur sa poitrine et se laissa emmener sans résistance...

Mais ni l'intimidation, ni les menaces, ne purent la décider à livrer le nom de ses complices.

Et ce fut en vain que l'on perquisitionna dans sa chambre et dans celle de son compagnon. On n'y trouva aucun indice...

Elle fut incarcérée à la forteresse Pierre et Paul. Quant à son destin ultérieur, nul n'en sut jamais rien...

Fut-elle parmi les milliers de misérables, déportés en Sibérie; fut-elle exécutée...?

Questions insolubles, tant la justice russe est quelque chose de ténébreux!

Tout ce qu'on put savoir, c'est que l'inssaisissable Ivanof avait disparu après avoir déjeuné avec sa compagne et que, vraisemblablement, ils étaient tous deux du comité central révolutionnaire...

Mais sur leur vraie identité, sur leur sort, l'Okrana reste muette...



A Varsovie, von Becker, le nouveau directeur général, employait un moyen tout le moins original pour rétablir l'ordre...

Par fournées, il faisait arrêter tout le monde...

Il avait organisé, pour ce faire, de véritables râfles de police.

Soudain, en plein jour, à l'heure où les gens vont et viennent, les rues étaient barrées par de fort détachements de soldats et de policiers.

Les passants s'arrêtaient.

— Les mains en l'air! ordonnaient les officiers.

On fouillait minutieusement chacun et si quelqu'un avait oublié le passeport nécessaire pour sortir dans la rue, on l'emmenait illico au poste de police. Il n'était remis en liberté — s'il l'était — qu'après de longues et minutieuses formalités. S'il portait une arme, c'était la prison immédiate.

Ces arrestations en masses n'étaient pas faites pour

calmer l'émotion de la population; la ville voisine de Siedlce qui fait partie du gouvernement de Varsovie, était à feu et à sang.

La fusillade durait depuis trente-six heures et les deux tiers de la ville flambaient

Toutes les boutiques juives avaient été pillées, les commerçants massacrés. Toute personne tentant de sortir des maisons en flammes était impitoyablement fusillée par la troupe...

Le massacre avait commencé par des perquisitions rigoureuses; mais vite ces perquisitions s'étaient changées en exécutions.

Un étroit cordon de troupes, entourant la gare, ne laissait même pas passer les habitants de la ville allant aux marchés voisins.

— L'ordre règne à Varsovie! proclamait le gouverneur von Becker.

— Oui, pensait Jacques Valbert, témoin de ces horreurs, et aussi la désolation...

**

Et, naturellement, plus la répression se faisait sanglante, plus elle devenait dure, plus les terroristes répondaient par des représailles dures et sanglantes.

Avec le courage et l'audace du désespoir, ils tentaient des coups de mains inouis...

Ce fut ainsi qu'ils attaquèrent un train en gare de Rogow.

Juste au moment où le train-poste atteignait la station de Rogow, une quarantaine d'hommes armés entou-

rèrent la gare, coupèrent les fils télégraphiques, menacèrent les employés de leurs revolvers et de leurs poignards, et lancèrent quelques bombes.

Un gendarme, se trouvant sur le quai de la gare, fut tué à coups de feu par le chef des terroristes qui brandissait d'une main son revolver, de l'autre, un drapeau rouge.

Puis tous se précipitèrent sur le fourgon-poste et le wagon où se tenaient les soldats chargés de la protection du train.

Ceux-ci n'eurent pas le temps de se défendre, car trois bombes jetées dans le wagon les réduisirent à néant.

A la suite de cette explosion, le wagon prit feu et l'on ne retrouva qu'un seul cadavre et sept blessés sur les dix-neuf hommes de garde.

Quant aux voyageurs, sous le coup d'une épouvante compréhensible, ils avaient tous pris la fuite.

Les assaillants ne trouvant plus personne devant eux purent à loisir s'emparer du contenu du wagon-poste qui contenait le produit des douanes de Granitz et de Sosnowice.

Et lorsque le butin — estimé près de cinquante mille roubles — fut rassemblé, ils s'enfuirent vers la forêt voisine, laissant le train en détresse.

Et malgré les battues effectuées dans la forêt et dans les environs, les auteurs de cet audacieux coup de main ne furent pas retrouvés...

C'était dans toute la Pologne, dans toute la Russie, le règne de la terreur!

Partisans de l'autocratie ou de la révolution s'entretuaient à qui mieux mieux et les malheureux qui eussent simplement voulu vivre tranquilles et libres, ne pouvaient trouver de repos entre les deux camps adverses...

Pendant ce temps, dans l'armée, contrainte cons-

tamment à des besognes de police, une sourde agitation se manifestait.

Même, depuis la révolte des marins, depuis le jour où les matelots du Kniaz-Potemkin, donnaient le signal de la révolte en bombardant une ville, les troupes régulières n'étaient plus sûres. Même les valeureux Cosaques du Don, ce corps d'élite, si dévoué au tzar, maugréait.

Et le gouvernement dut envisager la formation de troupes spéciales destinées à remplacer les troupes régulières qu'il fallait envoyer dans leurs foyers ou leurs casernes.

Le coup de main de Rogow avait été imité à plusieurs reprises. Il fallait renforcer les effectifs destinés à protéger les transports postaux; les édifices et même les personnalités politiques, constamment menacées par les terroristes.

En même temps, l'on parlait de « pacification ».

Hélas!...

C'étaient encore des fournées et des fournées de malheureux allant vers la terrible Sibérie...

.....

Après avoir subi cette longue guerre contre le Japon, qui se termina par une paix sans gloire, l'empire russe, pendant d'interminables mois, avait vu, sur toute l'étendue de son territoire, le déchaînement des troubles populaires, des grèves, des manifestations, des révoltes dans l'armée, tous les symptômes d'une révolution qui fut bien près de triompher.

Le tzar avait quitté sa capitale et s'était réfugié

dans une des résidences impériales d'où un yacht se tenait prêt à l'emporter en lieu sûr.

Cependant, les rebelles furent vaincus...

Une répression terrible, sanglante, impitoyable, commença...

Elle n'épargna rien... Ni les femmes, ni les enfants...

Même ceux qui n'avaient péché que par la pensée, les belles intellectuelles comme leurs frères, les étudiants, furent châtiés de manière exemplaire...

C'est ainsi que l'on put voir, en cet hiver de 1906, sur les marches d'un wagon, qui devait les transporter vers les terres glaciales où mourraient leur jeunesse et leur beauté, six jeunes femmes, Olga Brizenska, Isa Tserkaya, Irina Pialka, Sonia Schkolnik, Léa Spiridovna et Nadine Ismaylovich...

Six jeunes femmes qui n'avaient commis d'autres crimes que d'aimer le peuple et la liberté...

Et, tout près d'elles, ces étudiants qui, en d'autres pays, sont la fierté de leur aînés, qui n'ont pas assez de bontés, pas assez d'indulgence pour eux et qui, là, dans cette Russie prolifique et impitoyable, paient de leur vie, de leur liberté, un mot, un cri, un mouvement d'indignation généreuse...

Dans ce même convoi, chargés de tous ceux que la « pacification » rejetait vers l'exil terrible et la prison glaciale, il y avait le fils du professeur Vengeroff et celui de l'ancien président de la Douma : Serge Moroumtzieff.

D'autres étudiants leur faisaient cortège et aussi des fils du peuple, des illuminés, ayant rêvé une régénération du pays, de pauvres paysans, des enfants, des femmes allant vers un destin cruel...

Et chaque jour, en lisant les terribles dépêches, commentant la pacification, Jacques Valbert poussait un soupir.

Enfin, vint le jour où se rouvrit la frontière et, ayant

pris rapidement congé des amis qu'ils avaient connu en ces tristes mois de séjour forcé à Varsovie, le journaliste et sa jeune femme s'envolèrent vers la France, soucieux de respirer un air plus libre, d'échapper à ce cauchemar de sang, de bombes, de répression... et de terreur...

CHAPITRE DCVII

A L'HONNEUR!...

Jacques Valbert et sa femme étaient arrivés à Paris, juste en même temps que le roi Sisowath et ses danseuses cambodgiennes, qui devaient faire courir tout Paris, cette année-là.

Mais, en Russie, les conflits persistants entre la Douma — qui avait été rouverte après un service solennel auquel avaient assisté le tzar, les tzarines et toute la cour — et le gouvernement; l'intrusion des idées nouvelles dans l'armée, enfin l'agitation qui se manifestait sur tous les points du vaste empire ne paraissaient point indiquer la fin de la crise.

Partout l'agitation semblait donner un démenti au gouvernement parlant sans cesse de « pacification ».

Un régiment tout entier, le Préobrajenski, s'était

mutiné et les officiers envoyés en disgrâce dans des garnisons lointaines, tandis que le régiment, considéré jusqu'à ce jour, comme un régiment d'élite, était dégradé et envoyé au Caucase.

A la frontière finlandaise, un meeting avait provoqué de très vifs incidents; tandis qu'à Bielostock, de sanglants massacres avaient eu lieu.

A la suite de ces faits, la Douma, toute entière, s'était dressée contre le gouvernement; dans un violent discours, le député de Stawropol, M. Oniko, avait déclaré que les ministres ne devaient plus assister aux séances de la Douma, puisqu'ils n'avaient plus la confiance de cette assemblée; l'ancien ministre de l'Intérieur, le prince Ouroussoff, député de Koursk, s'était montré non moins violent en incriminant le gouvernement et l'administration pour le pogrom de Bielostock. D'autres députés, dont un popè, étaient également intervenus dans le débat; tous étaient d'accord pour flétrir l'action gouvernementale.

Tandis que les journaux apportaient ces nouvelles, Jacques Valbert se disait qu'il faisait bon se retrouver sur la douce terre de France.

Le septennat de M. Fallières commençait sous d'heureux auspices. A l'Elysée, on avait organisé des fêtes pour recevoir le roi du Cambodge.

Par un temps charmant, dans les jardins de l'Elysée, les toilettes claires, les uniformes chamarrés d'or des officiers et des attachés militaires, voisinaient avec les habits noirs des invités civils.

Au milieu du jardin, au bord de la vaste plate-forme, couverte d'un tapis précieux, les musiciens du roi se tenaient accroupis; ils avaient devant eux des instruments indigènes, aux formes bizarres et quand ils jouèrent, il

en sortit la musique la plus monotone, la plus aiguë, la plus désagréable qui se puisse imaginer.

Les danseuses, pour lesquelles on avait aménagé un cabinet de toilette original, dans un épais bosquet de verdure, parurent deux à deux, frêles et mignonnes, alourdies par les riches chasubles d'or, la figure fardée, rigide, les yeux peints autour d'un candide regard étonné.

Avec des saluts, des révérences gracieuses, elles dansèrent un ballet mimé, au thème enfantin et éternel : l'enlèvement d'une ballerine par un prince...

Quelques jours plus tard, à la revue du 14 juillet, le roi Sisowath, décidément devenu l'idole des Parisiens, prenait place, dès huit heures du matin, dans la tribune présidentielle.

Des cris, des vivats, éclatèrent sur son passage.

— Vive Sisowath!

— Vive le Cambodge!

Le roi, les princes, saluaient gracieusement et souriaient.

Et, après la revue, se tournant vers le président de la République, il lui dit d'une voix claire :

— Avec une semblable armée, un peuple peut être assuré de son indépendance et de sa liberté, et nous sommes, nous, cambodgiens, très fiers d'être protégés par une nation aussi puissante que la France.

« En voyant défiler vos troupes, j'ai spontanément pensé aux fastes militaires de votre pays et j'ai pensé qu'une nation qui possède une armée aussi belle que la vôtre, aussi vaillante, aussi disciplinée, ne pourra jamais perdre le premier rang qu'elle occupe parmi les nations...

En apprenant qu'il n'y avait là que vingt mille hommes et que la France pouvait mettre en ligne un million de combattants, le roi Sisowath et les princes de sa suite, de même que les princes annamites qui assistaient aussi à la revue, demeurèrent songeurs...

Tous exprimèrent ensuite chaleureusement leur admiration pour notre pays en ajoutant que la France jouit en Asie de la plus grande estime et que Cambodgiens ou Annamites préféreront toujours l'amitié et le gouvernement de la France à la domination soit de la Chine, soit du Japon...

.....

Cette période de leur vie devait laisser à tous nos héros un souvenir inoubliable, pour de multiples raisons.

La dernière séance de la Chambre avait été tout à fait mouvementée. Certains députés de droite avaient invectivé le gouvernement au sujet de l'arrêt de la Cour de cassation, présidée par le premier président, M. Ballot-Beaupré.

Jacques Valbert, dans la tribune de la presse, assistait à la scène tumultueuse qui suivit l'interpellation de M. Pugliesi-Conti.

C'était un hourvari sans pareil. Des cris, des injures, des vociférations, s'échangeaient d'une travée à l'autre... Des poings se tendaient, des menaces étaient proférés...

Et, soudain, l'on vit M. Sarraut, sous-secrétaire d'Etat, en réponse à une apostrophe plus virulente du député de la droite, bondir dans l'hémicycle et se précipiter sur son antagoniste.

Ce fut un beau tumulte.

On sépara les deux députés qui en venaient aux mains; puis les huisisiers après les coups de sonnette, inutile, du président de la Chambre qui, en désespoir de

cause, dut se couvrir et lever la séance. intervinrent pour expulser les plus exaltés des combattants de cette bataille en champ clos.

— Les esprits ne se pacifient guère. murmura Saint-Clair, un rédacteur de l'« Aurore » qui était assis près de Valbert.

— Il est vraiment curieux, répondit celui-ci, de voir combien certaines gens tiennent à faire durer les vieilles haines.

L'autre haussa les épaules :

— Quand vous aurez mon âge, mon jeune ami, vous saurez qu'il y a bien peu de choses qui s'oublient... En apparence, la vie s'écoule et entraîne dans son remous tout ce bruit que nous faisons; mais, en réalité, sous le calme de la vie stagnante, il y a les mêmes haines et les cœurs qui ont vraiment haï, n'oublient jamais.

— Mais enfin, s'insurgea Valbert, lorsqu'on a reconnu que l'on s'était trompé, n'est-il point absurde de s'entêter?...

— La haine redouble si l'on a été convaincu de tricherie ou d'erreur, mon cher. Les hommes ne sont point des anges.

Et le vieux journaliste haussa les épaules, en ajoutant :

— Ah! pauvre France, nous n'en sommes pas encore sortis des batailles entre Français !...

— J'ai meilleur espoir, dit Valbert. Si, comme moi, vous aviez vu cette malheureuse Russie, vous seriez plus optimiste, mon cher confrère...

— Le mal de l'un, dit sentencieusement le journaliste, ne guérit pas celui de l'autre...

Les deux hommes descendaient l'escalier des tribunes ; arrivés en bas, ils se séparèrent et se rendirent dans leurs rédactions respectives.



21 juillet 1906...

Dans la petite cour des jardins, à l'Ecole militaire, au milieu des pavillons de l'artillerie, un régiment est massé pour la parade...

Ils sont en grande tenue, dans l'uniforme nouveau que le ministère de la Guerre vient d'adopter.

Au centre, deux officiers se tiennent : le commandant Targe et le commandant Dreyfus, à qui, par décret, on a remis le grade de chef d'escadron.

Alfred Dreyfus porte l'ancienne tenue : dolman orné de tresse, au lieu de la tunique, képi au lieu du casque.

Toutes les fenêtres du quadrilatère formé par un pavillon, les écuries, les cuisines et les salles du rapport sont pleines de monde.

A l'une d'elles se trouve la famille Dreyfus, qui, tout entière, a voulu assister à la remise de la Légion d'honneur offerte au martyr.

A une fenêtre voisine, causant avec Emmanuel Arène et Alfred Capus, les deux journalistes les plus en vue de Paris à cette époque, se trouvaient le général Picquart, nommé récemment général de brigade et M. Baudoin, procureur général de la Cour de cassation.

Sous le commandement du colonel Gaillard-Bourazel, les troupes s'étaient alignées et le général Gilain, en tenue de parade, les avait passées en revue.

Puis, le général était venu se placer, face aux artilleurs, vers l'endroit où se trouvaient les commandants à décorer.

Un appel.

Les deux officiers sortirent du rang.

Un ban.

Puis, le général toucha trois fois, du plat de son épée, les épaules de chacun des officiers légionnaires, au milieu d'un grand silence, puis il leur donna l'accolade, tandis que retentissait une sonnerie de trompettes.

Alfred Dreyfus, ce jour-là, après avoir été si longtemps à la peine, était à l'honneur...

Cependant, son front restait lourd et pensif.

Devant sa mémoire, une vision douloureuse passait :

Dans ce même décor, sous un ciel gris d'hiver, douze ans auparavant, une autre scène s'était déroulée, là, dont il était le tragique héros.

Et, derrière les grilles, comme aujourd'hui, la foule..

Mais, tandis que celle qui se presse là, dans le soleil de juillet, est sympathique et acclame Dreyfus, celle de janvier 1895, hurlait :

— Mort au traître!... A bas Dreyfus!... A mort!...

Et, au lieu de l'accolade fraternelle qu'un général vient de lui donner, un officier lui a arraché ses galons et a brisé son épée...

Au dehors, la foule, pleine de haine, vociférait :

— A bas le traître, à mort!...

Alors — et il se revoit nettement, tel que douze ans plus tôt, sous cette rafale de colère — il se redresse pour clamer d'une voix forte, une voix qui veut dominer les imprécations de la foule, dans un sursaut de fierté indignée :

— Je suis innocent! je suis innocent!...

Mais aujourd'hui, quand Dreyfus, avec orgueil, l'orgueil de celui qui a vaincu son terrible destin, se redresse il ne voit autour de lui que des visages flatteurs et souriants...

Et, cette fois, la foule crie :

— Vive Dreyfus!

— Vive la Justice!

Les troupes, pour regagner leurs chambrées, défi-



*Par la faute de la police, ces manifestations devinrent
des troubles sanglants.* (P. 5065)

lent et des gens s'avancent pour féliciter les nouveaux légionnaires.

Un jeune garçon fend la foule, se jette au cou du nouveau chef d'escadron et ce geste filial impressionne l'assistance qui, émue, se recueille et se tait.

Le drame qui, pendant tant d'années, avait déchaîné de si terribles colères et provoqué tant de polémiques passionnées. venait de se terminer...

CHAPITRE DCVII

TEMPS NOUVEAUX

Quelques mois plus tard, une nouvelle crise ministérielle énervait de nouveau l'opinion publique.

Appelés à l'Elysée de nombreux hommes politiques, conféraient avec M. Fallières. Enfin, grâce à l'activité inlassable de M. Clemenceau, qui au lieu d'appeler auprès de lui les ministrables, se rendaient auprès d'eux dans un simple taxi, cette crise fut rapidement terminée.

Dans ce ministère, le général Picquart était nommé ministre de la Guerre.

L'ancien persécuté tenait maintenant dans sa main ceux qui l'avaient poursuivi de leur haine. Mais il ne devait pas chercher à se venger.

La réhabilitation de Picquart et de Dreyfus avait

ouvert une ère nouvelle. Le gouvernement allait s'engager résolument dans la voie des réformes sociales.

Ce fut ainsi que fut instauré le repos hebdomadaire, et la fermeture régulière des bureaux, ateliers, magasins.

Tout le monde, du plus fortuné au plus pauvre, pouvait jouir un jour sur sept au moins de la belle nature et de la liberté.

Ce fut aussi le temps où se développèrent les Syndicats, où le peuple de France prit goût à la vie politique et cela n'alla pas toujours sans susciter des difficultés aux gouvernements.

Ce fut sur ces entrefaites que James Wells et Reginald Bury pensèrent rentrer en Europe.

Ils revinrent à Dakar par un jour gris d'octobre et le « Glory » ayant refait du charbon, ils reprirent la route d'Europe.

Dans la vie active, peu à peu, le chagrin de James Wells s'était dilué; il pensait encore souvent à la pauvre Amy; mais il en entretenait son camarade beaucoup plus rarement; quand à celui-ci, il parlait fréquemment de la charmante Marie-Thérèse.

— Mais, disait en riant James Wells, elle est peut-être mariée, maintenant?

— Qui sait...?

Non, Mithé, quoique Louis Artaud l'en eut pressée, avait refusé net de l'épouser. Le jeune homme, navré au fond, mais stoïquement courageux, avait aussitôt quitté Paris pour une ville de la Riviera où on lui offrait une situation de premier ordre qu'il n'avait refusée jusque-là que dans l'espoir de convaincre la charmante amie de sa sœur.

Et Mithé, qui savait, par les lettres que lui communiquait Solange, le retour proche des deux explorateurs,

se trouvait, comme par hasard, chez son amie quand Réginald et James Wells étaient venus visiter leurs amis.

✱
✱

Quand la femme de chambre avait annoncé les deux explorateurs, Marie-Thérèse avait rougi et s'était à demi dressée.

— Mais ne bouge donc pas, avait dit Solange en riant. Ces messieurs ne vont pas te faire partir, je pense ?

— Je crains d'être indiscreète, avait balbutié Mithé.

— Au contraire, avait riposté son amie; il est plus correct que tu sois là, pour m'aider à les recevoir.

Et un gentil sourire errait sur les lèvres de la femme de Jacques Valbert.

Elle s'était levée et allait à la rencontre des deux jeunes hommes, devant qui la servante avait ouvert la porte.

— Cher Monsieur Wells, cher ami, nous sommes très heureuses de vous recevoir Mithé et moi, en l'absence de Jacques. De la sorte, nous pourrions prendre le thé et bavarder de vos voyages en toute liberté...

— Mais, dit en souriant Réginald, notre ami Jacques serait-il devenu un tel tyran que vous ne puissiez prendre le thé et bavarder en sa présence ?...

— Oh ! mais non, s'exclama la jeune femme. Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire; mais Mithé et vous avez besoin de refaire connaissance et de parler de vos petites affaires personnelles, tandis que si Jacques était là, il nous parlerait de tant de choses intéressantes que vous n'en auriez guère le temps...

— Et moi, chère madame, dit James Wells, en souriant, je vous parlerai de nos chasses, tandis que ces deux jeunes gens parleront d'eux-mêmes...

— Tout à fait cela, répondit Solange, tandis que Réginald un peu embarrassé et Mithé, toute rouge de confusion, se taisaient.

Enfin, la servante reparut avec le plateau à thé et Solange s'acquitta de ses devoirs de maîtresse de maison.

Les deux amoureux avaient repris contenance et Réginald dit doucement :

— Chère Madame, je pense que vous avez voulu me taquiner parce que vous connaissez le souci qui a empoisonné ma longue absence... Vous avez été un peu ma confidente et je n'avais qu'une crainte, car vous ne me répondiez pas sur ce sujet, c'était que Mademoiselle eut cédé aux instances d'un autre...

— Et comment l'aurait-elle pu, demanda Solange, quand elle ne pensait qu'à vous seul...

« Car si vous m'entreteniez d'elle en termes voilés dans vos lettres, elle demandait constamment : « As-tu de ses nouvelles ? »

« Et il semblait que c'était là la chose la plus importante de la terre...

— Parbleu ! dit James Wells, en menaçant du doigt la jeune femme, il vous est facile, chère madame, maintenant que vous avez réalisé votre bonheur, de trouver que vos amies sont trop pressées... Savez-vous que c'est là de l'égoïsme ?...

— Pas même, répondit Solange en souriant, c'est à peine de la taquinerie. Mais je vois que vous êtes tout à fait au courant. Alors, croyez-vous que lord Rowlands acceptera comme bru une petite bourgeoise française ?...

Et baissant la voix, elle ajouta :

— Car, je vous le dis en confidence, cher monsieur Wells, si je n'ai rien fait pour encourager l'engouement

de mon amie, c'est parce que je conserve une crainte à ce sujet...

— Je crois, répondit James Wells sur le même ton que vous n'avez rien à craindre de ce côté; lord Rowlands donnera certainement son consentement et, même, Réginald, étant majeur, pourrait parfaitement s'en passer. Vous savez qu'il est parfaitement indépendant.

— Oh! se récria la jeune femme, il serait terrible pour une jeune fille d'entrer dans une famille où elle ne serait pas la bienvenue...

— Je crois sincèrement que vous pouvez bannir cette crainte. D'autant mieux que Réginald est tout récemment entré dans les bonnes grâces de son père et qu'il reprendra incessamment son poste à Dowling Street... En un mot, mon cher camarade est tout à fait réhabilité...

— Réhabilité? s'exclama la jeune femme. Que voulez-vous dire?

Tandis que Réginald et Marie-Thérèse, dans l'autre coin du salon se faisaient de ces confidences pour lesquelles les tiers sont importuns, James Wells expliqua en peu de mots à Solange comment le jeune homme avait dû quitter son poste et comment, par hasard, quelques mois plus tôt, il avait retrouvé la voleuse de documents.

— Il nous était impossible de faire arrêter cette femme, puisque dans ces affaires, on ne dépense généralement pas de plaintes et que celui pour le compte duquel elle avait agi était hors de notre portée et couvert par l'immunité diplomatique.

« Mais Réginald qui avait réussi à lui arracher une confession écrite, circonstanciée, s'est servi de cette pièce pour se disculper.

— Si bien que votre ami va abandonner ses voyages et se fixer à Londres?

— Sans doute...

— Et vous?...

— Ah! moi, je ne sais pas...

James Wells fit un geste d'indifférence et ajouta :

— Moi, rien ne me retient ici, ni nulle part... Je repartirai sans doute...

Juste à ce moment, Jacques Valbert pénétra dans le salon. Il donna une accolade fraternelle aux deux jeunes hommes et l'on se mit bien vite à parler des événements.

— Là, que vous disais-je, s'exclama Solange. Du moment que Jacques est là, c'est le journal parlé...

Tout le monde se mit à rire, mais la maîtresse de maison ajouta :

— Moi, je vais m'occuper du dîner, car bien entendu, vous mangez ici. Ma petite Mithé, tu vas téléphoner chez toi, afin que l'on ne s'inquiète pas de ton absence; j'aurais besoin de toi pour venir à bout de ce dîner impromptu.

Les deux explorateurs se récrièrent, tentant de s'excuser, mais Solange tint bon.

Deux heures plus tard, les trois amis et les deux jeunes femmes se réunissaient dans la salle à manger.

Le repas fut très gai et, comme on allait passer au salon pour prendre le café, un coup de sonnette retentit.

— Tiens, qui peut venir à cette heure, s'exclama Solange.

La femme de chambre ouvrit la porte et annonça :

— Monsieur Maurice!

— Toi! s'exclama Solange. Qu'arrive-t-il donc?

— Rien de grave, sœurlette, rassure-toi, répondit le jeune homme dont le visage était radieux. Rien de grave. Mais j'étais si heureux que je ne pouvais attendre davantage pour crier mon bonheur à tous...

Et s'apercevant seulement de la présence des amis

de son beau-frère et de Mithé, il balbutia une excuse puis serra la main des deux hommes.

— Voyons, cette grande nouvelle... Je parie que je la devine, dit l'impitoyable Solange.

Puis, se tournant vers son mari, elle ajouta :

— Je parie que Maurice ne pouvait plus attendre pour publier ses fiançailles avec Jeanne? Hein, c'est cela?...

Le jeune homme, un peu confus, dut en convenir.

— Extraordinaire, commenta Solange, comme toute cette jeunesse est pressée de perdre sa liberté...

— Dis donc, toi! cria Jacques Valbert, menaçant sa femme du doigt.

Et tout le monde éclata de rire.

— C'est bon, conclut la jeune femme, tu vas, en attendant, boire une tasse de café et offrir tes félicitations ou tes condoléances à Monsieur que voilà et à mademoiselle que voici... Car ils brûlent d'envie de faire comme toi et Jeanne...

La soirée s'acheva gaiement...

Un mois plus tard, un double mariage se célébrait à Saint-Honoré d'Eylau et Solange, passée dans le clan des dames, les divertit pendant tout l'après-midi pas ses boutades.

Quant aux deux jeunes couples, ils étaient déjà partis.

A bord du « Glory », ils devaient faire une croisière en Méditerranée comme voyage de noces.

Et, comme les couples heureux, de même que les peuples n'ont pas d'histoire, nous ne les y suivrons pas, les abandonnant à leur bonheur...

La vie reprenait pour tout le monde, égale, telle qu'elle était avant les événements qui avaient troublé leur vie...

Mais dans la vie parisienne, des événements se succédaient, les uns graves, les autres moins.

La manufacture des tabacs brûlait et ce fut, naturellement, prétexte à des chansons : tant de tabac en fumée.

Puis, ce fut la grève de l'électricité. Ce fut une chose assez curieuse que de voir la Ville-Lumière s'éclairant aux chandelles ; les théâtres durent faire relâche...

La grève, ayant éclaté dans la soirée, les parisiens, se rendant comme les autres soirs, au théâtre, furent surpris d'en trouver les portes fermées, tandis que, seuls, des lampions de papier multicolores, contenant des bougies éclairaient le boulevard...

Cette grève éphémère donnait à Paris une physionomie très bizarre.

Les camelots trouvèrent là un nouveau prétexte de gains : dès le début de la grève, ils déambulèrent sur les boulevards, offrant des lanternes vénitiennes ou japonaises et des bougies.

Paris prend, généralement, bien ces facéties des « camarades syndiqués ». Les loustics, alors, s'en donnent à cœur-joie.

Jacques Valbert était, à cinq heures et demie, chez son coiffeur, quand, soudain, le courant manqua.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il à Noël, son coiffeur.

— On dit que c'est la grève, répondit ce brave homme ; mais je ne puis, cependant pas, continuer à vous raser sans lumière...

Et, illico, il prit dans un tiroir où elles étaient en réserve pour les pannes, quelques bougies qu'il partagea et plaça devant chaque fauteuil.

Ce fut ainsi que les journalistes parisiens et même

les hommes politiques les mieux placés pour être renseignés apprirent la grève.

M. Clemenceau, le premier, avoua à la tribune de la Chambre, qu'il en avait eu connaissance en voyant les ampoules s'éteindre dans son cabinet de travail.

La première surprise passée, la chose fut prise gaie-ment; on ne pensa pas tout de suite aux répercussions que la grève allait avoir : fermeture des théâtres, arrêt des imprimeries, qui a eu pour conséquence l'impossibilité de faire sortir la plupart des journaux du matin.

Le public, d'ailleurs, semblait trouver cela très drôle. Les gens chassés hors de chez eux par les ténèbres subites, venaient dîner au restaurant, envahissaient les cafés, qui s'étaient approvisionnés de luminaires de toutes sortes : lampes à pétrole, à essence et surtout les inévitables lanternes vénitiennes éclairant les terrasses de feux multicolores...

Et c'était très drôle de voir le boulevard sombre, éclairé d'endroits en endroits par ces feux follets qui trouaient mal les ténèbres. Par endroits, la lumière, brutale, violente, d'un établissement éclairé au gaz incandescent tranchait en l'accentuant sur la demi-obscurité.

Les orchestres de tziganes faisaient rage; comme ils jouent généralement sans musique, cela ne les gênait pas; entre la rue Montmartre et la Madeleine, c'était une véritable fête...

Dans les autres quartiers que ceux du centre, la physionomie de la capitale n'avait guère changé, car presque partout encore le gaz dominait.

Cependant, une catégorie de parisiens la trouvaient mauvaise : c'étaient ceux qui, ayant prévu une soirée au théâtre, trouvaient les portes fermées. Il est toujours vexant de s'être habillé, d'avoir dîné rapidement pour rien... Et de cette fermeture les restaurants profitèrent...

Le mécontentement véritable se manifesta le lende-

main. Le monde des théâtres, des directeurs au dernier figurant et au dernier machiniste, payés à la tâche et vivant au jour le jour, se lamentait.

Les électriciens forment une corporation d'élite et touchent des salaires rémunérateurs; rien ne semblait donc justifier une grève qui devait porter une telle perturbation dans la vie publique.

— Extraordinaire, s'exclamait Saint-Clair, chassé de la rédaction de son journal, par les ténèbres, ces gens-là ont certainement voulu lancer un défi à la bourgeoisie...

— Bah! dit Jacques Valbert, qui souriait à Solange qu'il avait été chercher pour lui montrer le coup d'œil curieux offert par les boulevards... Ces braves types, à qui l'on met entre les mains un moyen de coercition, alors qu'on leur refuse la petite satisfaction d'amour-propre qu'ils désirent, ont simplement voulu nous montrer qu'ils disposaient d'une certaine force.

— En somme, que veulent-ils? demanda un consommateur placé à une table voisine.

— La nouvelle compagnie concessionnaire de l'électricité refuse de faire bénéficier son personnel de l'assimilation au personnel municipal et elle ne consent pas davantage à la création d'une commission d'arbitrage, ni à la journée de huit heures, avantages que le Conseil municipal avait fait espérer aux travailleurs des secteurs électriques.

— Mais c'est affaire entre la compagnie et le personnel; celui-ci ne peut avoir le droit de gêner le public... s'exclama Saint-Clair d'une voix vibrante de colère. Voyez, les journaux ne peuvent paraître. Il n'y a pas à en douter, l'avertissement qu'ils nous donnent est celui-ci :

« Vous voyez comme il nous est facile de suspendre
l'impression, etc. »

le fonctionnement des organes essentiels de la société; ceci n'est rien; vous pouvez vous rendre compte de l'effet foudroyant d'une grève générale qui s'étendrait aux moyens de transport et à l'alimentation... »

— Sans doute, mais vous verrez, mon cher, que cette petite manifestation n'aura pas de lendemain.

En effet, la grève des électriciens était terminée dans les vingt-quatre heures et d'autres événements la firent promptement oublier.

M. Casimir-Périer était mort dans son château de Pont-sur-Seine, où avait résidé la mère de Napoléon.

Là, dans cette somptueuse résidence, l'ancien président avait succombé au mal qui le minait depuis de longs mois.

Il avait demandé à être enterré sans faste, dans le petit cimetière de la ville; néanmoins, outre les personnages officiels, une foule nombreuse vint assister aux obsèques.

D'autres obsèques, dans le même temps, furent émouvantes, ce furent celles des cent vingt marins, victime de la terrible catastrophe du *Iéna*, qui avait fait explosion, en rade de Toulon.

Ces obsèques furent conduites par le président de la République et M. Clemenceau qui avaient tenu à rendre ce dernier hommage aux malheureuses victimes du devoir.

Et cette tragique catastrophe fut suivie à brève échéance par la grève des inscrits maritimes, car les marins, après les ouvriers, prenaient conscience de leur solidarité de classe...

De tristes jours s'ouvraient, dont les moins cruels ne furent pas les révoltes du Midi, dûes à la crise vinicole et, pendant lesquelles un régiment entier se mutina...

— Hélas! murmurait Jacques Valbert, décidément,

un vent de folie souffle même sur notre douce France...

Pourtant, le prestige de notre pays augmentait, notre industrie, notre commerce étaient florissants; chaque jour, des inventions nouvelles, des perfectionnements incessants apportaient à la France de nouvelles raisons d'orgueil.

A Brest, les marins français recevaient une division américaine et des fêtes charmantes s'ensuivaient.

Le ballon « Patrie », destiné par l'autorité militaire à la défense de Verdun, avait accompli de merveilleuses performances.

Et, pour lui donner une consécration officielle, le général Picquart, ministre de la Guerre et M. Clemenceau, firent une ascension dans le magnifique dirigeable.

Pendant deux heures, les deux ministres avaient évolué au-dessus de Paris et, en redescendant, le président du Conseil s'était déclaré enthousiasmé de son ascension...

Hélas! quelques mois plus tard, le merveilleux ballon était perdu sans espoir de retour...

Après avoir accompli un raid magnifique — Paris-Verdun, sans escale — le magnifique dirigeable s'était échappé des mains des aérostiers qui tentaient de le maintenir à terre.

Qui pouvait savoir où irait tomber ce merveilleux engin de guerre?

CHAPITRE DCIX

L'AFFAIRE MAROCAINE

— Est-ce vrai ?

— Quoi donc ? demanda Valbert, surpris par cette question inpromptue.

— Mais le massacre de Casablanca...

— Pourquoi non ?... Les fanatiques ne manquent pas au Maroc et c'est une manière pour les marocains de protester contre l'occupation d'Oudja. Mais espérons que cetet fois, la répression sera assez énergique pour mettre fin à ces attaques qui menacent tous les européens, fixés au Maroc...

— Qui ira là-bas, le savez-vous ?...

— Je n'en sais rien... Croyez-vous vraiment que le patron compte envoyer quelqu'un au Maroc ?

— Sûr ! l'affaire est assez sérieuse pour justifier un correspondant de l'*Epoque* là-bas.

Cette conversation avait lieu dans la salle de rédaction entre Jacques Valbert et un de ses collègues.

En effet, l'échauffourée avait été grave, cette fois.

Quinze cents assaillants, gens des tribus environnantes, venus au marché pour apporter des provisions,

s'étaient jetés sur les ouvriers employés aux travaux du port.

Ces gens avaient souvent protesté contre les travaux du port entrepris contre les européens et, ce jour-là, leur fureur était tournée contre les ouvriers qu'ils avaient littéralement assommés, en plein travail.

Le paquebot *Mogador* avait apporté cette nouvelle tragique à Tanger et aussitôt le navire *Galilée* était parti pour recueillir tous les européens qui auraient eu envie de quitter Casablanca.

Quatre autres croiseurs allaient quitter Toulon pour se diriger sur le Maroc, afin de protéger les européens.

L'Espagne et l'Angleterre étaient d'accord avec la France pour châtier les rebelles et supprimer l'agitation qui s'étend dans plusieurs centres marocains. Les deux pays s'étaient entendus aussitôt pour une action énergique et radicale.

Jacques Valbert, ainsi que son collègue l'avait prévu, avait été, au grand désespoir de Solange, expédié au Maroc comme correspondant spécial.

Il était arrivé à Casablanca, en même temps que les croiseurs, expédiés de Toulon et il put assister au guet-apens dont nos marin furent victime dès leur arrivée.

Les soldats de l'infanterie de marine avaient pénétré dans l'enceinte. Les portes, aussitôt, se refermèrent sur eux et les indigènes et les soldats du maghzen, dirigèrent aussitôt sur eux un feu nourri. Sans leur bravoure et leur sang-froid, les soldats auraient été inévitablement tous massacrés.

Mais, sous une grêle de balles, la troupe n'en continua pas moins à avancer et elle finit par gagner le consulat, en traversant les rangs des marocains à la baïonnette.

De Russie

Le jeudi 25

avait dans sa

troupe